





Collection «Bruit»

Une collection d'essais sensible aux bruits du monde.

Des thèmes contemporains, des enquêtes illustrées par des reportages sonores de la radio web d'ARTE.

Une coédition ARTE Éditions et Les petits matins, avec un CD d'ARTE Radio.com

L'USINE À VINGT ANS





Naïri Nahapétian

L'USINE À VINGT ANS

essai

{ LES Petits matins }

arte
ÉDITIONS

Préface de Denis Clerc

Direction artistique et design graphique **Labomatic, Paris**
Photographies **Sandrine Champdavoine**
Maquette **William Hessel**

© Les petits matins / ARTE Éditions, 2006
146, bd de Charonne 75020 Paris
perso.wanadoo.fr/lespetitsmatins
ISBN 2-915879-08-7
Diffusion CED

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Douze **PRÉFACE**
par Denis Clerc

Dix-huit **INTRODUCTION**

Vingt-cinq **PREMIÈRE PARTIE**
Ouvrier, moi ? Jamais !
La crise de l'identité ouvrière

Vingt-six	PREMIER CHAPITRE De la classe ouvrière à la condition ouvrière
Trente et un	Le recul de l'identité ouvrière
Quarante	La construction paradoxale d'une classe sociale
Quarante-neuf	D'une génération à l'autre

Cinquante-cinq	DEUXIÈME CHAPITRE Le rôle ambigu de l'enseignement professionnel
Cinquante-sept	Fils d'ouvriers dans la compétition scolaire
Soixante-quatorze	Enseignement professionnel et insertion

Quatre-vingt-cinq **DEUXIÈME PARTIE**
Usine-famille, usine-prison ?
Un lieu d'intégration ou de relégation sociale ?

Quatre-vingt-six	PREMIER CHAPITRE La seconde vie du taylorisme
Quatre-vingt-huit	Une nouvelle organisation du travail
Quatre-vingt-seize	Toyota production system

Cent douze	DEUXIÈME CHAPITRE Ouvriers et employés : même combat
Cent quatorze	Quand l'industrie envahit les services
Cent vingt-deux	Une nouvelle classe sociale ?

Cent vingt-sept	TROISIÈME CHAPITRE Entre compagnons : une solidarité virile
Cent vingt-neuf	Ouvrières
Cent trente-sept	Identités

Cent cinquante **CONCLUSION**

Cent cinquante-cinq **LEXIQUE DES SIGLES ET DES CONCEPTS**

Cent soixante-quatre **BIBLIOGRAPHIE**

**Le prénom de quelques personnes citées
dans cet ouvrage a été modifié afin de préserver
leur anonymat.**

*« Dans les interstices de ce glissement gris,
j'entrevois une guerre d'usure de la mort contre
la vie et de la vie contre la mort. La mort :
l'engrenage de la chaîne, l'imperturbable glissement
des voitures, la répétition des gestes identiques,
la tâche jamais achevée. Une voiture est-elle faite ?
La suivante ne l'est pas, et elle a déjà pris la place,
dessoudée précisément là où on vient de souder,
rugueuse précisément à l'endroit que l'on vient
de polir. Faite, la soudure ? Non, à faire. Faite pour
de bon, cette fois-ci ? Non, à faire à nouveau,
toujours à faire, jamais faite [...]. La vie : un geste
plus rapide, un bras qui retombe à contretemps,
un pas plus lent, une bouffée d'irrégularité, un faux
mouvement, la "remontée", le "coulage",
la tactique de poste ; tout ce par quoi, dans
ce dérisoire carré de résistance contre l'éternité
vide qu'est le poste de travail, il y a encore
des événements, même minuscules, il y a encore
un temps, même monstrueusement arrêté. »*

L'Établi, Robert Linhart

INTRODUCTION

Ceci n'est pas un livre d'histoire. Bien que la classe ouvrière semble en déroute, qu'elle fasse peu parler d'elle, sauf quand une entreprise ferme ses portes, et qu'elle se mobilise de moins en moins, plus très sûre de son identité, la France compte encore six millions d'ouvriers aujourd'hui, et, parmi eux, de nouvelles générations dont on connaît peu les aspirations, les conditions de travail, le rapport au métier. Pourtant, ces jeunes sont nombreux, dans le bâtiment et dans les transports par exemple, mais aussi dans l'industrie, berceau de l'identité ouvrière, auquel nous consacrons le cœur de cet ouvrage.

Jeunes ouvriers

Ils ont entre vingt et trente ans, travaillent de six heures à quatorze heures ou de quatorze heures à vingt-deux heures sur des machines qui les plient à leur rythme, pour exécuter, comme disent les spécialistes, des tâches « répétitives et contraintes ». Ils sont tourneurs, ajusteurs, chaudronniers, magasiniens, cheminots, mais, sous leurs bleus, on devine des allures de rappeur ou de rasta. Parfois, au

moment des pauses, loin du boucan de l'atelier, on les voit discrètement fumer un joint, « pour oublier », disent-ils. De même que leurs aînés buvaient du vin parfois plus que de raison : eux aussi, c'était « pour ne plus sentir les gestes répétés automatiquement ».

Pour tous, l'école est un souvenir douloureux, celui d'un échec. « Je n'étais pas si bon. » « J'étais un vrai cancre. » « J'ai même redoublé ma maternelle, vous imaginez ! » La reproduction sociale est intérieurisée, y compris chez les bacheliers, y compris chez les plus politisés, et le système scolaire, malgré lui, en a été un instrument redoutable.

Car ils sont « ouvriers fils d'ouvriers », à une époque où cela ne signifie plus l'adhésion à une culture politique spécifique. Celle-ci est entrée en crise à la fin des Trente Glorieuses. Elle s'était transmise de génération en génération au sein des familles ouvrières, dans les concentrations industrielles du Nord ou de l'Est de la France. « Il n'en reste plus grand-chose », nous répètent les témoins, nostalgiques. Car on voit peu d'ouvriers désormais dans les grandes mobilisations politiques nationales, essentiellement portées, à l'image des grèves de 1995, par des fonctionnaires.

Le paradoxe de l'intégration ouvrière

Certes, l'identité ouvrière ne doit pas être érigée en mythe : elle a souvent été en crise au cours d'une longue histoire qui est loin d'être linéaire. Mais, parmi les travailleurs de l'industrie, la génération que l'historien Gérard Noiriel qualifie de « singulière » a bel et bien connu, dans les années 1950-1960, un apogée

en tant que classe, comme force politique, mais aussi une progression sans précédent de son niveau de vie.

Les causes du déclin de cette identité tiennent autant à la crise économique des années 1970 qu'à une évolution sociologique au long cours, celle qui a permis à de vastes pans de la population de passer de la condition prolétarienne à la condition ouvrière, puis à la « condition salariale » chère au sociologue Robert Castel. Le recul de l'identité ouvrière provient donc en grande partie de l'intégration sociale de ses membres : c'est l'un des nombreux paradoxes d'une histoire complexe.

Le mouvement ouvrier a en effet joué un rôle majeur dans l'évolution du capitalisme, en conquérant des droits et des avantages sociaux dont bénéficient désormais l'ensemble des salariés : conventions collectives, congés payés, etc. Mais l'intégration des ouvriers à une condition salariale ainsi dégagée de l'indignité qui la marquait à l'origine – quand le salariat concernait surtout les travailleurs de l'industrie – a en même temps affaibli ce mouvement. Comme le démontre Robert Castel, l'ensemble du système de protection sociale (assurances maladie, vieillesse, chômage...) s'est développé en s'appuyant sur la généralisation du salariat à la population active. L'État providence s'est édifié en libérant par ce biais les ouvriers de la tutelle du paternalisme patronal, mais aussi sur les cendres des utopies prônant l'abolition du salariat par l'appropriation collective des moyens de production.

Le chômage de masse apparu à la fin des années 1970 a ébranlé cet équilibre social caractéristique des Trente Glorieuses et creusé dans tous les secteurs un fossé grandissant entre les salariés au

statut stable et ceux, souvent les plus jeunes, relégués dans les emplois temporaires, notamment l'intérim, qui a explosé dans l'industrie.

En même temps, la menace du chômage et la précarité ont favorisé la montée de l'individualisme dans l'entreprise, encouragée par une course à la productivité qui est l'une des caractéristiques majeures du capitalisme d'aujourd'hui.

De l'inconvénient d'être jeune

Souvent, on le verra, l'embauche massive de jeunes dans une entreprise a eu pour objectif de « casser » les anciens collectifs de travail solidaires, bien encombrants pour les patrons. Elle a accompagné la mise en place de nouveaux modes d'organisation du travail, « à la japonaise » ou « néo-taylorienne », fondés en principe sur la polyvalence et l'autonomie, et qui ont en réalité entraîné une intensification exceptionnelle du travail en usine. Ils ont soumis les opérateurs de l'industrie au rythme de la demande, aux exigences du client, remplacé la tyrannie du contremaître par celle du groupe, occultant ainsi la lutte des classes.

Ce processus a rapproché les conditions de travail des ouvriers de celles des employés d'exécution du tertiaire, qu'ils côtoient plus souvent en tant que clients que dans les organisations syndicales et les mobilisations sociales.

Au sein des entreprises, les jeunes ouvriers ont été un instrument de ces changements. Surtout, ils en ont été les victimes. Parce qu'ils sont ouvriers mais aussi parce qu'ils sont jeunes, ils font partie des

groupes les plus exposés aux effets finalement permanents de la crise. Car le tournant des années 1970 a été marqué par une curieuse inversion des valeurs dans le monde du travail : la jeunesse, jusque-là symbole d'innovation, est devenue un facteur handicapant pour trouver un emploi.

Certes, ces jeunes arrivent bien mieux formés sur le marché du travail que les générations précédentes. Les progrès de la scolarisation ont permis à nombre d'enfants issus des milieux populaires de poursuivre leurs études jusqu'au bac. Avec le risque cependant qu'*« une partie d'entre eux, l'élite ouvrière, aspirée par la catégorie des techniciens, soit intégrée à un monde qu'on pourrait croire sans classes, s'inquiète Henri Eckert, sociologue, alors que les classes dangereuses seraient, elles, reléguées en périphérie »*.

Afin d'appréhender cette nouvelle condition ouvrière, sans en gommer les nuances, ce livre donne la parole aux jeunes embauchés aujourd'hui dans l'industrie – mais aussi dans les services – ainsi qu'à leurs aînés, qui ont eux aussi démarqué l'usine à vingt ans, et y sont encore.

Alors que l'heure de gloire du mouvement ouvrier est révolue, dans quelles identités professionnelle et politique se reconnaissent les travailleurs de l'industrie ? Comment est-on passé de la génération « singulière » à la génération « sacrifiée » ? Ne faut-il pas nuancer cette opposition entre hier et aujourd'hui, peut-être amplifiée par la mémoire ouvrière ?

L'usine, dans le contexte économique et social actuel, est-elle pour les jeunes un lieu de relégation sociale ou est-elle aussi un lieu d'intégration ? Une

prison ou, parfois, comme l'expriment certains, « une famille » ? Quel rôle joue dans ce processus le lycée professionnel ?

En somme, les jeunes ouvriers sont-ils condamnés à être ces « individus isolés, atomisés, divisés entre eux, soumis de plus en plus à l'intensification du travail et qui semblent avoir renoncé à l'action collective » que décrivent les sociologues Stéphane Beaud et Michel Pialoux (dont nous citerons régulièrement les travaux) ? Ou verra-t-on, comme l'envisage Louis Chauvel, la constitution d'une nouvelle classe sociale réunissant les précaires de l'industrie et tous les employés d'exécution dont la condition se rapproche de celle d'ouvrier ? C'est à l'ensemble de ces questions que tente de répondre notre enquête.